

Henri Guisan et les Jurassiens

Hervé de Weck

Laissons de côté la dimension du général Guisan stratège et commandant en chef, privilégions le communicateur et l'officier qui devient un mythe dans le Jura comme dans le reste de la Suisse.

En août 1914, le Vaudois Henri Guisan commande le bataillon de fusiliers 24 formé d'Ajoulots, qu'on appelle «le bataillon de la goutte». Chef, sévère mais réaliste, il lutte contre l'alcoolisme, annonçant aux unités qu'il a puni de huit jours d'arrêts trois soldats rentrés en état d'ébriété, qui «ont fait honte au drapeau du 24». Il fait défiler tous ses hommes devant lui, qui versent dans une fosse le contenu de leurs *flacons*!

En 1915, le sergent-major Louis Christe, en service au 24, critique le pas cadencé. Henri Guisan en a vent et parle illico avec l'intéressé: «Ce fut un entretien charmant. Le major m'a démontré l'utilité de ce pas cadencé. Je lui ai dit: 'Mon major, je suis persuadé qu'on ferait devant la troupe la démonstration dont je viens d'être le témoin, tous les soldats accepteraient de faire ce pas de meilleur cœur qu'ils ne le font.'»

Bataillon de la goutte

Les soldats du bataillon de fusiliers 24 froncent le sourcil, en entrant en service, dans l'été 1914. Pas seulement à cause des rumeurs de guerre. Mais quoi! Il n'y a plus d'officiers jurassiens pour commander chez nous? C'est qui, ce major vaudois qui n'est pas des nôtres? On va lui montrer ce que c'est le *bataillon de la goutte*... Les troupiers ne se doutent pas que leur nouveau commandant sera un jour général de l'armée suisse. Le major Henri Guisan non plus. Pour l'instant, il n'a qu'un objectif: aguerrir ses soldats. Bataillon de la goutte? Vous allez voir ça... La discipline d'abord, et la tenue. Sous l'accablante chaleur, le chef fait boucler les vareuses et serrer les ceinturons, interdit les mouchoirs autour du cou ruisselant de sueur. Punis, les soldats qui dorment en godillots, qui se lavent les pieds dans les fontaines, ceux qui boivent l'eau dans les gouilles, ceux qui rentrent en état d'ivresse. Une main de fer, qui fait du bataillon 24 une troupe de valeur tout au long de la garde aux frontières. Après la guerre 1914/1918, le lieutenant-colonel Henri Guisan commande le régiment d'infanterie 9, celui du Jura. Lorsqu'il quitte les troupes jurassiennes, le 14 juin 1920, il leur adresse une proclamation: «C'est le cœur lourd que je vous quitte, j'ai apprécié les qualités militaires du soldat jurassien, son patriotisme et son esprit de solidarité». Le 30 août 1939, quand l'Assemblée fédérale l'élit au grade de général et chef de l'armée, les anciens du bataillon de la goutte et du régiment jurassien disent: «Guisan? On a fait du service ensemble»...

Denis Moine, *Au fil du temps*.

L'officier vaudois reprend, le 1^{er} janvier 1919, le régiment d'infanterie 9 dont les hommes proviennent des six districts du Jura bernois. Ils font un service d'ordre à Zurich, du 13 mai au 13 juin, car on craint une grève révolutionnaire, dans la foulée des événements de novembre 1918. Les effectifs à l'entrée en service sont de 2836 hommes (2236 à la mobilisation d'août 1914). Chaque bataillon prend à tour de rôle le *service de garde* à Zurich pendant douze jours.

«La discipline a été très bonne et le moral excellent, écrit Henri Guisan. Les registres de punition sont presque vierges», cela pour trois raisons: les militants, les sympathisants socialistes ne sont pas nombreux, les soldats logent chez l'habitant, dorment dans des lits et non sur la paille, ils reçoivent une solde de 8,50 francs au lieu des 2 francs habituels, ce qui leur permet d'envoyer plus de 200000 francs à la maison. «La manifestation ouvrière du 26 mai et celle des communistes du 7 juin, précise Guisan, ont heureusement confirmé la troupe dans l'idée que sa présence était nécessaire à

Zurich.» Le jour où le régiment 9 entre en service d'ordre, il a créé un fond de secours pour les soldats du régiment.

En juillet 1919, Henri Guisan organise *La Gloire qui chante*, un spectacle qui retrace par le texte et le chant l'histoire militaire de la Suisse. Les acteurs font partie du régiment. La première a lieu le 14 février 1920 à Porrentruy où, le lendemain, le commandant de régiment préside une cérémonie en souvenir des soldats décédés entre 1914 et 1919.

Il devient en 1921 commandant de la brigade d'infanterie 5 dont fait partie son ancien régiment. Il n'oublie pas la région, puisque, commandant de la 2^e division qui comprend des Jurassiens, il vient le 24 août 1927 faire le discours patriotique aux Rangiers lors de l'Assemblée de la Société bernoise des officiers. Pour la Noël 1928, il offre même à son fils une reproduction miniature du *Fritz!*

22 février 1940

L'Hôtel de ville de Delémont est tout pavoisé, ce 22 février 1940, pour recevoir un hôte de marque, le général Henri Guisan. Le commandant en chef de l'armée arrive dans la cité au milieu d'une foule considérable, qui l'acclame en brandissant de petits drapeaux rouges à croix blanche. Une jeune fille lui récite un compliment et lui offre une gerbe de fleurs. Le Conseil communal accueille son invité d'un jour, qui adresse quelques mots à la foule. Les magistrats, les officiers qui accompagnent le chef militaire, les membres du Gouvernement bernois venus le saluer, se retrouvent dans la grande salle de l'Hôtel de ville, où les agapes se prolongent en discours. Le maire Gustave Riat ouvre les feux, «pour dire la foi inébranlable en la force morale du pays, si l'armée devait aller jusqu'au grand sacrifice notre population constituerait un rempart puissant qui ne céderait point, elle vous aiderait dans la défense de notre pays, de nos foyers, de nos libertés». Le Président du Gouvernement bernois exalte la volonté de défense du pays, «l'enthousiasme de la foule pour le Général, qui personnifie l'armée montant la garde aux frontières, montre bien les liens qui unissent nos populations à nos vaillants soldats». Le Commandant en chef de l'armée redit son attachement à la terre jurassienne, qui lui rappelle ses années de commandement au bataillon 24 et au régiment d'infanterie 9, «je suis un peu un enfant du Jura, qui vous remercie pour lui témoigner de si belle manière votre attachement et votre dévouement». On se congratule, les verres s'entrechoquent, on fraternise. Le maire ajoute un dernier mot, pour souhaiter au général Henri Guisan «le courage et la force de conduire nos destinées et celle du pays, jusqu'au moment de la paix retrouvée.»

Denis Moine, *Au fil du temps*.

Le Général «vient souvent au front» dans le Jura

Henri Guisan est devenu général... La brigade frontière 3 défile devant lui le 18 novembre 1939 à Porrentruy, la première ville autre que la capitale d'un Canton à recevoir le Commandant en chef, qui vient à Pleigne fêter Noël avec les hommes de la compagnie de mitrailleurs IV/21. Le 19 mai 1940, il se trouve au PC de la brigade frontière 3 à Delémont, pour informer le colonel Claude DuPasquier de son intention de déployer sa formation renforcée au sud de Bâle, pour créer les conditions de la collaboration franco-suisse en cas d'invasion allemande. Il revient le 10 juin au moment où la brigade devient division ad hoc «Gempen». Il passe dans le Clos-du-Doubs et aux Franches-Montagnes lors de l'internement du 45^e corps d'armée français.

En automne 1944, alors que la 1^{ère} Armée française pousse le long de la frontière Ouest de la Suisse et que le saillant de Porrentruy risque d'être violé par les deux belligérants, le train du Général stationne à plusieurs reprises à Delémont. Celui-ci se rend aux Rangiers, en Ajoie, à Roche-d'Or d'où il observe les combats autour de Montbéliard. Le 14 novembre, il se trouve à Fahy lorsqu'un obus «étranger» tombe à quelques mètres de lui sans exploser...

12 août 1945

Bourgeois d'honneur

Le général Henri Guisan connaît bien les Franches-Montagnes. Plus d'une fois on l'a vu dans le terrain où il s'assurait de la solidité du dispositif défensif. La guerre finie, il y revient, le 12 août 1945, hôte d'honneur du Marché-Concours national de chevaux. Saingnégier a choisi cette journée pour proclamer Henri Guisan bourgeois d'honneur, comme en a décidé l'assemblée communale, le 19 juillet 1945, à l'unanimité et par acclamations. A l'Hôtel de ville, le maire Albert Miserez exprime «les sentiments de reconnaissance d'une population qui vous considère comme le premier soldat du pays, le citoyen qui pendant six ans eut la difficile tâche de parfaire l'instruction de notre milice, d'assumer toute la responsabilité du commandement, de veiller au moral de la troupe, d'accepter en silence les critiques de tous ceux dont les intérêts avaient à souffrir de fréquents appels sous les drapeaux. J'ai l'honneur et la joie de vous remettre le parchemin portant le titre de bourgeois d'honneur, pour les éminents services que vous avez rendus au pays. Les gens de la montagne vous disent leur estime et leur gratitude.» Le Général s'adresse alors à ceux qu'il appelle spontanément *mes chers combourgeois*. «Je suis fier de devenir le bourgeois de votre commune, car je sais tout ce que Saingnégier et ses habitants ont fait pour la sauvegarde du pays. Je vous remercie de votre générosité. La guerre est finie, je rentre dans le rang mais je reste à disposition du pays, des pages nouvelles nous attendent.» Une fillette récite un compliment, une autre offre des fleurs. Ovation, vin d'honneur, le nouveau bourgeois est longuement acclamé. Le maire Albert Miserez est tout ému: le général lui a discrètement remis une enveloppe contenant mille francs pour venir en aide aux familles de soldats de sa commune, qui après le long service se trouvent dans la gêne...

Denis Moine, *Au fil du temps*.

Pourquoi Henri Guisan est-il une personnalité mythique?

Il est communicateur, il s'intéresse aux humbles et sait leur parler (mieux que les conseillers fédéraux), il a de la mémoire... Le capitaine Bernheim de Saint-Imier raconte: «Le jour de son élection au grade de Général, il vint au Mont-Soleil voir son fils qui commandait un escadron de dragons. Il me parla, car j'avais mon PC à l'hôtel Sport à Mont-Soleil. Tout de suite, il fut grave et *grand chef*. Il devait bien me connaître car, plus tard, lui en militaire et moi en civil à la gare de Lausanne, il me dit: 'Salut, capitaine Bernheim!' J'en garde encore de l'émotion.»

Jeanne Michel travaillait déjà au Faucon à Porrentruy pendant la Première Guerre mondiale. Elle a connu Ulrich Wille et Henri Guisan, sans doute mieux le second qui fréquentait son restaurant. «Le Général Guisan était très bien vu. Un jour, il vient au Faucon et il me dit: 'Mademoiselle Jeanne, vous êtes fidèle au poste; vous me donnerez la recette parce qu'il me semble que, depuis que je vous ai vue, vous ne changez pas!' Il était d'une grande simplicité. Wille, lui, me faisait peur, parce qu'il était gros, rouge de figure et qu'il ne parlait pas le français. Il n'était pas du tout agréable et pas très courtois. C'est son adjudant que je connaissais qui l'a amené au Faucon. Il lui parlait à la troisième personne! Pendant la Première Guerre mondiale, c'étaient les *gros* qui venaient au Faucon; les autres gens n'aimaient pas aller où se tenaient les officiers. Avec le général Guisan, ce n'était pas du tout le cas. Quand il venait au Faucon, il ne tolérait pas qu'on lui serve autre chose qu'aux autres clients.»

Le général Guisan fait l'unanimité dans l'opinion, dans les troupes et dans les médias. Les histoires et les caricatures qui l'écorchent sont inexistantes, on ne peut en dire autant du conseiller fédéral Rudolf Minger qui, par ailleurs, est respecté! Comment s'explique un tel prestige dans une Suisse qui craint le culte de la personnalité. Henri Guisan prend une dimension mythique parce que l'opinion, qui saisit plus ou moins l'originalité de sa méthode de conduite, le met sur un piédestal et ne le confond pas avec le «haut commandement de l'armée».

Ce que confirme *Le Pays*, le journal de Porrentruy. «Tous nos agriculteurs sont reconnaissants au Général d'avoir mis nos soldats à leur disposition pour les travaux des fenaisons.» Des exercices, à partir du 8 juillet 1944, empêcheront cette aide de se poursuivre. «Nous comptons que le commandement de l'armée rappellera aux commandants subalternes que le souci des canons et des

fusils ne doit pas leur faire oublier les nécessités de la terre nourricière.» Les chefs militaires n'appliquent pas les ordres du Général. Et le journal célèbre l'armée suisse «bien dans la main d'un chef inspirant une confiance invincible», le concepteur du Réduit national, le chrétien qui sait attribuer le premier rôle à la Providence.»

Rares sont les soldats qui ne reconnaissent pas le Général lorsqu'il apparaît à la troupe. Pourtant, en février 1943 à Gopenstein, un dragon «braque son mousqueton sur moi en s'écriant: 'N'approchez pas ou je tire!' J'eus toutes les peines du monde à faire comprendre à ce brave Ajoulot que j'étais le Général.»

H.W.